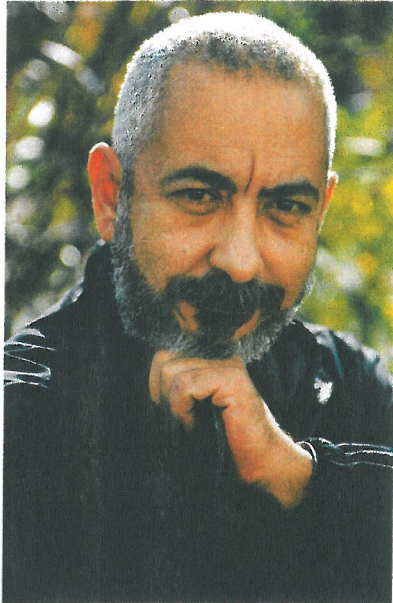


Leonardo PADURA,

UNE HISTOIRE DU 20^E SIÈCLE



© PHILIPPE MATSAS / ÉDITIONS MÉTALLÉ

L'homme qui assassina Léon Trotski en 1940, Ramon Mercader, a fini ses jours à La Havane. Un romancier cubain raconte...

➔ Rien ne prédisposait Leonardo Padura, maître du polar cubain, à devenir écrivain. Sa passion à lui, c'était le baseball. « *Tous les Cubains sont fans de ce sport* », raconte-t-il au bar de l'hôtel d'Aubusson, à Paris, où il est descendu défendre son dernier livre. « *Jusqu'à 16 ou 17 ans, ça a été mon seul rêve dans la vie.* »

À défaut de le réaliser, Leonardo penche un moment pour la carrière de journaliste sportif. Sauf que manque de chance, l'école où il veut s'inscrire est bondée et n'accepte plus de candidat lorsqu'il se présente. « *Je me suis alors replié sur l'histoire de l'art mais là encore, il y avait surnombre. Finalement, j'ai opté pour la philologie. Et c'est ainsi que la littérature est entrée dans ma vie.* » Sans tambour ni trompette.

Si les débuts de Padura dans la carrière tiennent donc plutôt du parcours du combattant, les dieux de l'île lui sont par la suite plus favorables. Après l'université, Padura entre au comité de rédaction de la grande revue culturelle de l'époque, *Caiman Barbudo* (traduire le caïman barbu), revue éditée par l'union des jeunesses communistes. Il y tient la rubrique théâtre, critique les livres également.

Quand il est poussé dehors, en 1983, sa notoriété grandissante lui permet de retrouver un job dans un autre organe des jeunesses communistes. Il devient le chroniqueur vedette de l'édition dominicale, lue par 500 000 fidèles. Il se garde bien cependant d'y aborder les questions qui fâchent, préférant raconter des anecdotes sur la Havane, son passé, sa légende.

Et se lance dans l'écriture de romans policiers qui lui apportent une reconnaissance internationale. Nous sommes au début des années 1990, à l'heure où sur fond de crise économique, réduits à la pauvreté, beaucoup d'écrivains font le pari de fuir l'île pour tenter leur chance à l'étranger. Padura, lui, y est, et y reste.

À la Havane, il a fait construire au-dessus de la maison de ses parents, où il est né et demeure encore aujourd'hui, un étage où il s'est aménagé un bureau. C'est là, dans la lumière changeante du patio, tour à tour tamisée par les feuillages de l'avocatier et du goyavier puis embrasée par celle du flamboyant qui au printemps donne l'impression que l'univers prend feu, qu'il a écrit tous ses livres.

Dernier en date, une impressionnante fresque historique de près de 700 pages qui court depuis la révolution d'Octobre et traverse le siècle sur plusieurs continents. Ses héros : Ivan, un Cubain désenchanté, vétérinaire de son état et écrivain en herbe ; Léon Trotski, le grand leader communiste dont Padura raconte l'errance de la Sibérie au Mexique jusqu'à sa mort, en août 1940 ; Ramon Mercader, enfin, l'homme qui massacra Trotski à coups de piolet et, après avoir trouvé refuge dans l'ex-URSS, finit ses jours à La Havane, en 1978.

Pourquoi revenir sur ces temps à la fois douloureux et épiques que beaucoup d'historiens se sont attachés à raconter avant lui ? C'est que cette histoire était aussi connue à l'étranger qu'elle demeurait secrète dans son pays. Mais c'est aussi que, de plus en plus, les écrivains de l'île se sentent investis d'une mission délicate : comment dire la révolution en son flux tumultueux ?

Comment approcher de la vérité du système, de ses leaders, de leur époque ? Du moins, dans son roman, Leonardo Padura tente-t-il de retracer l'aventure du socialisme au XX^e siècle au travers de ces deux figures-clé que sont Trotski et Mercader. *L'homme qui aimait les chiens* pour Padura, c'est celui dont

on ne saura jamais vraiment qui il était. « *Il ne s'agit pas de pardonner, ni à lui, ni à beaucoup d'autres qui comme lui, au nom d'une idéologie, ont commis des crimes réellement détestables. Mais il a été sans doute une victime de son époque et, en tant que telle, on peut éprouver de la compassion à son endroit.* »

Né en 1955 à La Havane,

Leonardo Padura est journaliste et romancier. Membre de l'Union des écrivains et des artistes, il devient journaliste et se consacre à la littérature au début des années 1990, alors que la paralysie économique pousse beaucoup de créateurs cubains à l'exil. Particulièrement prolifique durant ces années-là, il se lance dans l'écriture successive de trois romans, deux essais et deux récits journalistiques.

LE CHOIX DE LEONARDO PADURA

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

Alejo Carpentier,
Folio, 460 pages, 8 euros

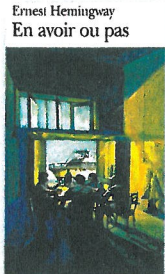


Le chef-d'œuvre de l'écrivain cubain se déroule à la fin du XVIII^e siècle aux Antilles et raconte les effets de la Révolution française sur la région. Entre La Havane,

la Guadeloupe et Cayenne, le roman retrace l'histoire d'un révolutionnaire qui exista réellement, Victor Hugues. Mais le roman dépasse le cadre de la seule réalité historique et aborde toutes les questions qui se posent à nos sociétés aujourd'hui : révolution, esclavage, droits de l'homme.

EN AVOIR OU PAS

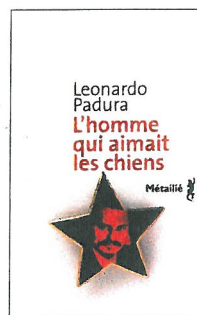
Ernest Hemingway,
Folio, 320 pages, 6 euros



Paru en 1937, ce roman de Hemingway, l'un des auteurs fétiches de Leonardo Padura, dresse le portrait d'un Américain qui vit à Cuba, Harry

Morgan, où il organise des sorties en mer pour pêcheurs fortunés. Largement inspirée des souvenirs de l'auteur, l'histoire se laisse aussi rattraper par la grande histoire : le héros, à la fin, est assassiné par des révolutionnaires cubains...

LE PORTRAIT D'UNE GÉNÉRATION



Dans *L'homme qui aimait les chiens*, Padura raconte, en parallèle, l'histoire de deux personnages historiques et d'un héros ordinaire. Trotsky, d'abord, que

l'auteur suit dans ses exils successifs après sa mise à l'index par Staline. Mercader, ensuite, dont Padura montre la formation en Espagne et la lente transformation en machine à tuer, minutieusement préparée à son destin par les agents de Staline, jusqu'au dénouement. Celui-ci a lieu le 21 août 1940, quand il réussit enfin sous le nom d'emprunt d'un sympathisant français à approcher le leader rouge et à lui fracasser sauvagement le crâne. Condamné à 20 ans de réclusion pour son forfait, Mercader sera finalement accueilli en URSS en héros discret, à la fois décoré de l'ordre de Lénine mais tenu à distance des cérémonies officielles, avant de s'exiler définitivement à Cuba. Le troisième personnage, Ivan, croise sur la plage le vieil assassin. Sous l'œil de la sécurité cubaine, il noue une relation avec lui, faite de méfiance et de curiosité. C'est lui que Padura dépeint avec le plus de justesse et d'émotion, car il est à la fois un reflet de lui-même et le portrait de groupe d'une génération toute entière.

L'homme qui aimait les chiens, de Leonardo Padura, traduit de l'espagnol par René Solís et Elena Zayas, Éditions Métailié, 680 pages, 24 euros.

TROIS QUESTIONS À L'AUTEUR

Les gens savaient que Mercader avait fini ses jours à Cuba ?

Non, très peu en avaient entendu parler. Il avait pris le nom de Ramon Lopez. Je connais quelqu'un qui était très ami avec son fils et qui est allé plusieurs fois chez lui. Mercader est mort en 1978 et cet ami n'a découvert à qui il avait affaire qu'en 1992. Le médecin qui a soigné Mercader pour son cancer de la gorge n'a connu son identité réelle qu'après sa mort. Son fils, que j'ai tenté d'approcher par l'intermédiaire de cet ami, ne m'a jamais répondu quand je lui ai écrit. Il vit à Mexico. Je lui ai envoyé des mails. Pas de réponse. De même pour la famille de Mercader qui habite en Espagne : ils ne parlent jamais de lui. C'est seulement après que mon livre ait été publié que j'ai été contacté par des parents éloignés.

Vous auriez pu le croiser sur la plage, dans la ville ?

Ça m'est peut-être arrivé. À l'époque où Mercader allait promener ses

lévriers sur la plage, j'allais jouer au squash au même endroit. Certains l'ont en tout cas effectivement rencontré. Tomas Gutiérrez Alea, le plus grand réalisateur cubain, l'a croisé un jour promenant ses chiens, des spécimens uniques à Cuba : des lévriers russes. Il commençait alors à peine le tournage d'un film et avait besoin de deux chiens d'allure bourgeoise. Il l'a donc accosté et lui a demandé de lui prêter les siens. C'est ainsi qu'on peut voir les chiens de Mercader au début des *Survivants*. Au bout d'une quinzaine de jours, quelqu'un est venu voir le cinéaste pour lui demander des explications sur la nature de ses relations avec Mercader...

Pensez-vous écrire un jour un livre où Castro serait au centre de la narration ?

Non, car ce qui m'intéresse, c'est la périphérie, pas le système lui-même. C'est la vie des gens. ■

Textes : Didier Jacob